



Schweizerische
Asiengesellschaft
Société
Suisse-Asie

Asiatische Studien
Études Asiatiques
LXIV · 3 · 2010

Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft
Revue de la Société Suisse – Asie



Peter Lang
Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

INHALTSVERZEICHNIS – TABLE DES MATIÈRES CONTENTS

Aufsätze – Articles – Articles

KATAJUN AMIRPUR	475
Wider die “absolute Führungsbefugnis des Rechtsgelehrten” (<i>velāyat-e moṭlaq-e faqīh</i>): Zur Rolle und Kritik des Ḥosein ‘Alī Montazerī	
BETTINA DENNERLEIN	517
<i>Writing Against Islamic Dramas</i> . Islamisches Familienrecht neu denken	
MICHAEL FREY und AYSUN ALY	535
Kant auf Arabisch: Übersetzungsprobleme und deren Lösungen durch die Übersetzer der Schriften <i>Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung?</i> und <i>Kritik der reinen Vernunft</i>	
ANDREAS GÖRKE	581
“Sündhaft und unislamisch” – Zeitgenössische Fatwas gegen das Fernsehen	
ANKE VON KÜGELGEN	601
Muslimische Theologen und Philosophen im Wett- und Widerstreit um die Ratio – Ein Thesenpapier zum Diktum der “Vernunftreligion” Islam im 11.–14. Jahrhundert	
NORBERT OBERAUER	649
Gottes Recht und menschliche Sinnvermutung: <i>istiṣlāḥ</i> , <i>munāsaba</i> und <i>maqāṣid aš-šar‘</i> im rechtstheoretischen Denken Ḡazzālīs (st. 1111)	
ROMAN SEIDEL	681
Reading Kant in Teheran. Towards a reception of the Iranian reception of European Philosophy	
EWALD WAGNER	707
Abū Nuwās-Verse als <i>taḍmīn</i>	

Rezensionen – Comptes rendus – Reviews

CLIVE HOLES.....	727
<i>Modern Arabic. Structures, Functions, and Varieties.</i> (Pierre Larcher)	
THIERRY MARRES (Hg.)	732
<i>Mondialisation et identité. Les débats autour de l'occidentalisation et de l'orientalisation (19e – 21e siècles).</i> (Sven Trakulhun)	
SIMONE-CHRISTIANE RASCHMANN	737
<i>Alttürkische Handschriften Teil 14. Dokumente Teil 2.</i> (Wolfgang Scharlipp)	
SCOTT C. LEVI, RON SELA (Hg.)	740
<i>Islamic Central Asia. An Anthology of Historical Sources.</i> (Jörn Happel)	
Autoren – Auteurs – Authors	743

REZENSIONEN / COMPTES RENDUS / REVIEWS

HOLES, Clive: *Modern Arabic. Structures, Functions, and Varieties*. Revised Edition. Georgetown Classics in Arabic Language and Linguistics. Washington, D.C.: Georgetown University Press, 2004. XIX + 419 p. ISBN 1-058901-022-1.

C'est la version révisée de l'ouvrage paru chez Longman (Londres et New York), en 1995. La présente édition est agrémentée d'un avant-propos (p. XI–XII) de Roger Allen, qui agacera sûrement d'aucuns par son « militantisme ». Il irrite en tout cas l'historien de la linguistique en présentant, une fois de plus, *diglossia* comme “a term originally coined by Charles Ferguson”, alors que Ferguson lui-même, dans sa célèbre étude parue en 1959 dans la revue *Word* (15/2, p. 325–340), écrit (p. 325–326): “The term ‘diglossia’ is introduced here, modeled on the French diglossie, which has been applied to this situation, since there seems to be no word in regular use for this in English [...]”.

C'est le concept de diglossie qui structure l'exposé de Holes, même si ce dernier n'en est pas dupe, le qualifiant (p. 49) d’“oversimplification” et le soumettant à examen critique dans le dernier chapitre. Comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique, *Modern Arabic* désigne ici ce qu'arabe moderne en français ne désigne pas: l'arabe contemporain dans sa totalité, vu comme constitué essentiellement de deux variétés, l'une standard (en anglais *Modern Standard Arabic*, acronyme MSA) et l'autre dialectale (abstraction désignant la classe des dialectes). En français, en revanche, arabe moderne reste synonyme de MSA.

Après une brève introduction (p. 1–8), l'ouvrage est divisé en 9 chapitres. Le premier présente une brève histoire de l'arabe. Les suivants traitent respectivement de la phonologie, de la morphologie verbale et de la morphologie nominale en MSA et dans les dialectes. Le cinquième, comme son titre même l'indique (“Beyond Root and Pattern: Pronouns and Deictics”), traite des autres mots n'entrant pas dans le cadre de la morphologie régulière de l'arabe, telle que la conçoivent généralement sémitisants et arabisants. Sous l'appellation de “Syntax and Semantics I et II”, les chapitres 6 et 7 traitent de la structure du syntagme nominal (Noun Phrase) et du syntagme verbal (Verb Phrase), puis de celle de la phrase (sentence) et de la proposition (clause). Le chapitre 8 est consacré à des développements lexicaux et stylistiques donnés comme caractéristiques de l'arabe moderne. Le neuvième et dernier chapitre, sous l'appellation de “Language level” rejoint les deux variétés d'arabe en traitant, sous plusieurs

aspects, de la variation en arabe moderne. L'ouvrage se clôt par un appendice, consacré à l'écriture arabe, une bibliographie (p. 397–406) et un index (p. 407–409). La bibliographie, avec plus de 200 items, est conséquente et n'ignore pas la production en d'autres langues que l'anglais (notamment celle en langue allemande), même si elle reste très en deçà des bibliographies proposées par deux autres ouvrages, non pas identiques, mais comparables, parus ces dernières années: *The Arabic Language* de Kees Versteegh (Edinburgh University Press, 1^{ère} éd. 1997, 2^{ème} éd. 2001) et *Introducción a la Historia de la lengua árabe. Nuevas perspectivas* d'Ignacio Ferrando (Zaragoza, 2001), ce dernier curieusement absent de la bibliographie. Comme eux, l'ouvrage de Holes est évidemment un manuel, dont l'auteur s'est efforcé de rendre la lecture aussi aisée que possible en résumant le contenu de chaque chapitre au début dudit chapitre et en rejetant les notes, assez nombreuses, à la fin de chacun d'eux. Entrons plus avant dans le contenu de quelques-uns des chapitres de l'ouvrage.

Paradoxalement (car ce n'est pas l'objet principal de ce livre), nous avons pris un vif plaisir à la lecture du chapitre I ("A Brief History of Arabic", p. 9–55), même s'il nous a parfois laissé sur notre faim. L'auteur présente d'abord l'arabe comme langue sémitique. Il le classe comme "southwestern semitic", sans un mot pour les classifications nouvelles, qui le voient comme intermédiaire entre sémitique du nord-ouest et sémitique du sud-ouest et par suite le classent comme "Central Semitic". Je ne suis pas sûr que l'inscription de 'En Avdat (non datée mais qui n'est pas postérieure à 150 ap. JC) puisse être considérée comme la plus vieille inscription attestant "a distinct language identifiable as Arabic": les inscriptions découvertes en 1972 à Qaryat al-Faw semblent être de meilleures candidates à ce titre. Hormis une brève mention de l'inscription de Zabad (VI^e ap. JC), l'auteur ne s'intéresse pas du tout au matériel épigraphique préislamique conservé, dont certains éléments, comme l'inscription du Jabal Usays (la plus vieille inscription qui soit à la fois en arabe, en écriture arabe et parfaitement datée), sont pourtant du plus haut intérêt. Il passe directement à la poésie préislamique (qui, pour l'histoire de la langue, a ce gros inconvénient de n'apparaître qu'a posteriori) et au Coran. S'agissant de la première, il souligne que la langue est loin d'en être parfaitement classique (on pourrait donc la qualifier de "préclassique") et ne coïncide vraisemblablement avec aucune langue parlée du temps. S'agissant du second, il accepte la thèse traditionnelle musulmane du codex uthmânien (alors que beaucoup d'éléments anciennement ou nouvellement connus permettent d'en douter) et l'hypothèse arabisante que la langue du Coran est, à quelques "hedjazismes" près, essentiellement la même que celle de la poésie préislamique, même si, par contraste avec celle-ci, il

qualifie le *i'rāb* dans le Coran, non de syntaxique, mais de stylistique (p. 17). Une telle conclusion va très au-delà des positions de la grammaire arabe traditionnelle, qui s'efforçait, au moyen d'exemples controuvés, de prouver que le *i'rāb* est syntaxiquement pertinent et que ne pas le respecter est source de quiproquos. Mais elle reste très en deçà des positions de beaucoup de linguistes arabisants d'hier et d'aujourd'hui, pour qui le *i'rāb* en poésie n'est pas syntaxique, mais prosodique et peut fort bien avoir été ajouté dans le Coran, dans le cadre de la classicisation de la langue coranique par les *qirā'āt* (c'était la position de Karl Vollers, cité par Holes, mais aussi de Paul Kahle, non cité). Très bien venu est l'alinéa suivant consacré au *tanwīn*: la comparaison détaillée du *tanwīn* de l'arabe classique et de celui qu'on trouve dans certains dialectes exclut que celui-ci puisse "descendre" de celui-là. Tout aussi bien venus sont les alinéas consacrés à l'arabisation des différentes zones du nouvel empire, à l'histoire de l'arabe du Moyen Âge à nos jours, à la situation linguistique actuelle du monde arabe. En revanche, on est surpris par la longue réfutation que Holes croit devoir faire de l'hypothèse de la pidginisation (en fait: pidginisation-créolisation-décréolisation) de Versteegh¹. Cette hypothèse devient en effet problématique dès lors qu'on considère que les dialectes arabes modernes ne font rien d'autre que prolonger les anciens dialectes arabes (le problème, alors, n'est plus celui de la genèse des dialectes, mais celui de la genèse de l'arabe dit "classique"!), mais cela n'exclut nullement que de tels phénomènes aient pu localement et temporairement exister (comme le reconnaît d'ailleurs Holes lui-même, p. 29). Il est vrai que, malgré ce qu'il a dit précédemment de la poésie et du *tanwīn*, Holes reste attaché en quelque manière à la thèse traditionnelle de la linguistique historique, représentant l'histoire de l'arabe comme l'évolution d'un type vers l'autre, comme le suggère l'apparition p. 37 du terme *Old Arabic*, pour désigner les dialectes anciens, qui auraient commencé à perdre, vers la fin du VII^e siècle, les traits morphosyntaxiques (notamment la flexion casuelle et modale) conservés par la *'arabiyya* ...

Le chapitre 3 ("Verbal Morphology") part du principe racine/schème comme réglant la morphologie dérivationnelle de l'arabe, avec l'exemple habituel de la racine KTB et de ses "dérivés". Parmi ceux-ci *maktab* 'desk' et *maktaba* 'library' montrent pourtant que ladite racine n'y a pas partout le sens de "writing": il suffit de se souvenir que les anciens grammairiens arabes classaient le premier seul comme *ism makān* ("nom de lieu") en le paraphrasant par

1 Kees VERSTEEGH, *Pidginization and Creolization: the Case of Arabic*. Amsterdam: Benjamins, 1984.

“endroit où on écrit”, mais le second comme *ism kaṭra* (“nom d’abondance”) en le paraphrasant par “endroit où il y a beaucoup de livres”, pour comprendre qu’il y avait pour eux deux formations: l’une déverbativée, *maktab* étant lié morphologiquement et sémantiquement au verbe inaccompli, dont il garde la structure syllabique; l’autre dénomminative, *maktaba* étant lié, sinon morphologiquement, du moins sémantiquement au nom *kitāb-kutub*: c’est parce que les schèmes finissent par acquérir une autonomie sémantique qu’ils peuvent accueillir des formations dénomminatives, où la racine n’est rien d’autre que la trace de la base nominale dans le dérivé et n’a pas, même quand elle lui est liée, le même sens que la racine verbale. Le principe racine/schème représente en fait la même “oversimplification” dans le domaine de la morphologie lexicale que le concept de diglossie dans celui de la sociolinguistique. C’est la religion de la racine qui conduit Holes à noter les verbes dont il parle par leurs seules radicales en majuscules et éventuels augments en minuscules: notation si abstraite qu’elle en devient illisible! Une autre concession à la tradition arabisante, particulièrement contestable, est de se contenter de “lister” les formes verbales (I–X, puis XI–XV), sans les organiser en un système, et, pour chaque forme, d’en “lister” les valeurs sémantiques, sans les relier les unes aux autres. Ainsi de II nous est-il dit qu’elle est soit intensive/extensive, soit causative, mais sans nous dire ni comment ni pourquoi elle peut être soit l’une soit l’autre. De même de III nous est-il dit qu’elle est soit conative, soit réciproque implicite, avec, pour la première valeur, l’habituel exemple *QTL* “kill” *Qv:TL* “try to kill” or “fight” (i.e. *qatala* et *qātala*), pourtant donné par les grammairiens arabes comme typique de la seconde valeur (i.e. “s’entretuer avec quelqu’un, le combattre à mort”), ce qui suggère que la sémantique de cette forme demande clarification! De même encore, après avoir correctement défini la X comme reflexive ou reflexive-benefactive de la IV, l’auteur ajoute qu’il y a “two other types of Pattern X meaning”: “estimative” et “eductive” (ce dernier terme si peu transparent qu’il est obligé de le paraphraser par “eliciting” or “seeking”!). En fait la X estimative n’est jamais que la réfléchie d’une IV, bien attestée en arabe ancien, liée à un verbe d’état et elle-même estimative (e.g. *istakbara-hu* = *’akbara-hu* = “considérer comme grand”). Ce dernier est à distinguer du II *kabbara*, signalé p. 101 comme étant lui-même estimatif ou ascriptif, alors que sa paraphrase par “declare to be great, magnify” montre qu’il en fait déclaratif (*kabbara* est interprété comme un délocutif de sens “dire *Allāhu ’akbar*”). Quant au X “eductif” (e.g. *ĠFR* ‘pardon’ *stĠFR* ‘ask for pardon’, i.e. *ġafara* et *istaġfara*), correspondant à la valeur de *ṭalab* des grammairiens arabes, il n’est jamais qu’une réinterprétation métalinguistique de la valeur reflexive-benefactive: comment se faire faire quelque

chose par quelqu'un sinon en lui demandant de le faire? S'agissant, enfin, des formations dénominales, *DWWL* (i.e. *dawwala*) "internationalize" n'est certainement pas dérivé de *dawla* "state", mais de *dawlī* (prononciation usuelle de *duwalī*) signifiant "international" ...

Le chapitre 7 ("Syntax and Semantics II: Sentence Structure", p. 251–304) est consacré à la structure de la phrase. Il s'ouvre par un alinéa concernant l'ordre des mots dans la phrase, où l'on trouve l'affirmation surprenante que pour la grammaire arabe depuis *Sībawayhi*, il y en aurait quatre: VSO, SVO, VOS et OVS. En réalité, pour la grammaire arabe, l'ordre normal est VSO, qui, selon les cas, doit ou peut devenir VOS ou OVS. Quant à SVO, il n'existe pas, car, pour la grammaire arabe, c'est en fait une phrase (à tête) nominale thème-propos, dont le propos est lui-même une phrase verbale. En opérant avec un ordre SVO, l'auteur revient à un stade de la grammaire arabisante que l'on croyait définitivement dépassé, mais encore se crée plus de problèmes qu'il n'en résout! Dès l'alinéa suivant, pour rendre compte des différences d'accord entre VSO et le (soi-disant) SVO, il est obligé d'admettre (p. 263) que "one possible explanation for the anomaly in the agreement system lies in the different grammatical statuses of verb-first and noun-first sentences, a structural difference recognized by the native Arab grammarians [...]". Par ailleurs, aucun linguiste n'utiliserait le mot de "complement" pour désigner le prédicat (ou plutôt propos) d'une phrase nominale telle que *?ana ?inkili :zi :yun* (notée S COMP par Holes).

Le chapitre 8 ("Lexical and Stylistics Developments", p. 305–340), après avoir brièvement traité de l'emprunt aux langues étrangères et des académies de la langue arabe, traite du langage des médias. Si l'auteur de ces lignes est heureux d'en voir cité comme premier trait le "passif périphrastique" (*tamma + maṣdar*), son bonheur aurait été total si Holes avait bien voulu citer la source décrivant le phénomène sous ce nom², ainsi d'ailleurs que celle à l'avoir décrit pour la première fois, sous le nom de *Passiversatzformen*³.

Ces quelques critiques ne doivent pas occulter qu'il s'agit d'une brillante synthèse, où l'auteur compare sans cesse non seulement les deux grandes variétés de l'arabe d'aujourd'hui, mais encore, pour l'arabe standard, l'état moderne et l'état classique, appuyant sa comparaison par de nombreux exemples. Il donne ainsi

2 Pierre LARCHER et Alain GIROD, "Passif grammatical, passif périphrastique et catégorie d'auxiliaire en arabe classique moderne." *Arabica* 37-2: 97–110, 1990.

3 Günther KRAHL et Wolfgang REUSCHEL, *Lehrbuch des modernen Arabisch*. Leipzig: Verlag Enzyklopädie, 1ère édition 1974.

une bonne idée de l'arabe "total", tant en synchronie qu'en diachronie. On regrettera cependant que, dans le cadre d'une synthèse, qui est toujours l'occasion d'un état des lieux, tout à la fois rétrospectif et prospectif, l'auteur privilégie généralement les positions les plus traditionnelles et les plus conservatrices, rejetant ou ignorant les propositions alternatives.

Pierre Larcher

MARRES, Thierry (Hg.): *Mondialisation et identité. Les débats autour de l'occidentalisation et de l'orientalisation (19e – 21e siècles)*. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant, 2008, 212 S. ISBN 978-2-87209-921-4.

"Globalisierung" (*mondialisation*) ist ein schillernder Begriff, er ist gleichsam zur Signatur unserer gegenwärtigen Epoche geworden. In Politik, Wirtschaft und Wissenschaft sind die vielfältigen transkulturellen Aneignungs- und Abgrenzungsprozesse, die in diesem Begriff eingeschlossen sind, zu einem viel diskutierten, kontroversen Thema geworden. Modernisierung schien lange Zeit mit der globalen Ausbreitung einer von Europa ausgehenden und von hier geprägten Rationalität, Wissenschaft und Technik, Kommunikation und Philosophie einher zu gehen. Dieser Transfer scheint die meiste Zeit eine Einbahnstrasse gewesen zu sein. Der "Westen" gab Richtung und Muster vor, der Rest der Welt hatte zu folgen. Stimmt dieses Bild?

In einer umfangreichen Einleitung zeichnet Marres zunächst in großen Linien die Geschichte dreier Globalisierungen nach: Seit etwa 1500 sind in buchstäblich weltweitem Maßstab Transfers von Wissen, Technologien und kulturellen Praktiken zwischen Europa und Übersee in Gang gekommen. In diese Zeit fällt die Amerikafahrt von Christoph Kolumbus und die Entdeckung des Seewegs nach Indien durch portugiesische Seefahrer. Dieses Zeitalter, in Europa heißt es Frühe Neuzeit, markiert für Marres die *erste* Phase der Globalisierung. Mit den bekannten Folgen: ein spanisches Weltreich entsteht in Amerika, zusammengerafft auf Kosten einheimischer Völker, die von den europäischen Conquistadores versklavt oder schlichtweg ausgelöscht werden. Im Osten liegen die Dinge anders. Hier setzen sich die Portugiesen und nach ihnen Holländer, Briten und Franzosen zunächst auf Handelsstützpunkten fest, um von dort aus den Rest des asiatischen Kontinents in ihren politisch-wirtschaftlichen Aktionsradius einzubeziehen. Ein "modernes Weltsystem" (Immanuel Wallerstein) war entstanden, an das eine *zweite* Globalisierung im 19. Jahrhundert anknüpft. Im